HAL
open science

Némesis, les territoires coupables de Philip Roth

Yankel Fijalkow

To cite this version:

Yankel Fijalkow. Némesis, les territoires coupables de Philip Roth. Transversale. Histoire : architecture, paysage, urbain, 2020. hal-03161598

HAL Id: hal-03161598

https://hal.science/hal-03161598

Submitted on 16 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Némesis, les territoires coupables de Philip Roth

Yankel Fijalkow

RESUME

Cet article s'inscrit dans le tournant narratif des études urbaines. Il propose une lecture du thème de la ville malade dans le roman *Nemesis* de Philip Roth. Ce récit prend place à Newark, une ville banlieue de New York, à l'été 1944, en pleine canicule. La ville américaine apparaît dans les relations inter ethniques, les sociabilités de voisinage, les pratiques d'approvisionnement, les déplacements, les espaces de repli. Elle dispose de territoires coupables auquel Philip Roth assigne un statut narratif, particulier, différent de celui des hygiénistes du début du siècle. Représentatif des débats sur la ville américaine des années 1950, il offre aujourd'hui encore un terrain riche de réflexion aux urbanistes.

ABSTRACT

This research is part of the narrative turn in urban studies. It proposes a reading of the theme of the sick city in Philip Roth's novel *Nemesis*. The story takes place in Newark, a suburban of New York City, in the summer of 1944, in the middle of a heat wave. The American city appears in inter-ethnic relations, neighbourhood sociability, traffic, and places of retreat. It has guilty territories to which Philip Roth assigns a particular narrative status, different from that of the hygienists at the beginning of the century. Representative of the debates on the American city of the 1950s, it still provides a rich field of reflection for town planners today.

MOTS CLES :

Narrativité, ville américaine, santé publique, urbanisme

Némesis, les territoires coupables de la ville, selon Philip Roth[1]

Yankel Fijalkow
Centre Recherche sur l'Habitat
UMR LAVUE
Ensa Paris Val de Seine

Le tournant narratif des recherches urbaines est venu apporter une dimension nouvelle à l'étude des villes et à la dimension spatiale de l'existence urbaine. La ville comme texte (Butor, 1982)[2] s'inscrit dans la continuité de la sémiotique urbaine (Barthes, 1963)[3]. Mais nous envisageons, pour notre part, l'intervention urbaine, planificatrice, aménageuse ou architecturale comme une *politique* mobilisant la dimension narrative dans sa visée performative (Fijalkow, 2017)[4]. L'urbaniste, devenu romancier, met en scène des plans et établit le script des usagers qui vont l'habiter (Matthey et Mager, 2015)[5]. De même, les périodes d'épidémie, pendant lesquelles les acteurs urbains se promettent « un monde d'après » sont riches d'enseignement dans la mesure où elles confrontent l'identité narrative à l'historicité des évènements (Ricoeur, 1985)[6]. Comment ce moment d'introspection, qui permet de se projeter vers le futur, s'articule aux passions qui dévorent les sujets de toutes les épidémies de l'histoire : la peur de l'autre, l'ostracisme et les croyances irrationnelles ? Un projet urbain nouveau peut-il en émerger ? Philip Roth propose une réponse en mettant en scène, dans un magnifique roman, l'hyper responsabilité du sujet face à la contagion.

Son roman, *Nemesis,* prend place à Newark une ville banlieue de New York en 1944, l'été en pleine canicule. Dans le quartier juif, la polio[7], atteint les adolescents et inquiète Bucky Cantor, un jeune professeur de gymnastique qui entraîne des gamins sur le terrain de jeux du secteur. Celui-ci, exempté pour raison médicale des combats qui se déroulent en Europe contre l'Allemagne nazie, finit par abandonner les enfants à leur sort pour rejoindre sa fiancée dans un camp de vacance où il répand la maladie et succombe à son tour. Ce récit sur la contagion dresse les tortures morales du héros, Bucky Cantor, qui, loin de transférer la causalité de la maladie à la transcendance, se tient debout et l'assume toute entière. Au delà du drame psychologique, particulièrement évocateur par temps de pandémie, ce récit évoque l'ordre spatial de la ville américaine : les relations inter ethniques, les sociabilités de voisinage, les pratiques

[1] Philip Roth *Némésis* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Claire Pasquier. Gallimard, «Du monde entier», 228 pp.

[2] Butor, M. (1982), *La ville comme texte. Répertoire V*. Paris : Les éditions de Minuit

[3] Barthes, R. 1963 (1985). *Sémiologie et urbanisme. L'aventure sémiologique*. Paris: Seuil.

[4] Fijalkow, Y. (dir.) (2017). *Dire la ville c'est faire la ville. La performativité des discours sur l'espace urbain*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

[5] Matthey L., Mager C. (2015). « Tales of the City. Storytelling as a contemporary tool of urban planning and design ». Articulo - Journal of Urban Research Special issue 7

[6] Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit*. Tome I : L'Intrigue et le récit historique. 1984. Tome II : La Configuration dans le récit de fiction. 1985. Tome III : Le Temps raconté. Paris: Le Seuil.

[7] La poliomyélite est une maladie infectieuse aiguë et contagieuse spécifiquement humaine. L'infection, transmise par voie digestive, est le plus souvent asymptomatique ou s'exprime par des symptômes le plus souvent bénins et non spécifiques. La poliomyélite aiguë proprement dite est l'atteinte de la moelle spinale. Elle peut entraîner une paralysie touchant le plus souvent les membres inférieurs et pouvant atteindre l'appareil respiratoire. Les travaux de Salk et de Sabin, dans les années 1950, mènent à la création de deux vaccins efficaces, permettant ainsi de combattre la maladie

d'approvisionnement, les déplacements, les espaces de repli. Voilà qui ne surprend guère de la part de Philip Roth (1933-2018), immense auteur qui n'a cessé de scruter comme son père Joseph Roth l'avait fait pour Vienne, l'ambiance de la ville moyenne (Newark) dans le récit de ses habitants, profondément américains.

Même si de nombreuses publications, relevant de la critique littéraire, ont analysé cette œuvre[8], un regard urbanistique peut offrir une perspective différente. Je souhaite montrer dans cet article que la ville décrite par Roth dispose de « territoires coupables » qui, c'est mon hypothèse, offrent une piste de réflexion aux urbanistes.

La notion de territoire coupable

Les territoires coupables relèvent à la fois de la contagion et de l'infection. La notion de contagion, a été définie par Francastore au XVe siècle pour identifier les facteurs de maladie consécutifs aux échanges de la vie sociale. Les mesures de quarantaine et de confinement, les lazarets, et autres cordons sanitaires qui mettent en application ses principes n'ont eu de cesse de repousser vers l'extérieur, le mal intérieur des agglomérations urbaines. Or, si la logique de la contagion désigne les relations sociales, les mécanismes de l'infection qui s'attachent aux lieux et aux objets porteurs de maladie n'en sont pas moins fondamentaux. Bien que l'histoire urbaine a tantôt donné raison aux « contagionnistes » ou aux « infectionnistes », les récits de rénovation qui consistent à faire entrer l'air et la lumière et à nettoyer les quartiers, au propre comme au figuré, sont légion. La logique de la ville malade est très présente au début du vingtième siècle. Ainsi, dans ses leçons sur les « maladies populaires » à la faculté de médecine de Paris, le professeur Louis Renon, réputé à l'époque, insiste particulièrement sur la représentation en apparence anodine du dangereux « tuberculeux », habitant des « îlots insalubres »:

> Toutes les autres maladies ont une évolution limitée. Pendant une semaine, deux semaines, un mois, deux mois, il est possible de surveiller le malade, de régler ses rapports avec le monde extérieur, de désinfecter chaque objet qu'il aura touché, puis après terminaison de la maladie, par décès ou guérison, désinfecter soigneusement le logement et le mobilier. Pour la tuberculose rien de semblable. Le tuberculeux sauf dans la dernière période de son mal n'est pas alité. Il va et vient, vaque à ses occupations pendant des mois, des années mêmes. Et pendant ce temps partout où il passe et séjourne, il tousse, crache, répandant autour de lui par millions les bacilles meurtriers. [9]

Ce discours paranoïaque a légitimé la légende des îlots insalubres (ou « tuberculeux ») identifiés à l'implantation de populations indésirables et de tissus urbains décriés, à l'heure de la pasteurisation de la ville. Nous avons expliqué ailleurs comment un processus de territorialisation de l'habitat insalubre à conduit à désigner à Paris, au début du vingtième siècle des espaces dangereux pour la santé publique. À proximité du marché des Halles, l'îlot Saint-Merri (3e et 4e arrondissements) vient au premier rang des îlots mortels avec sa «population flottante»[10], ses rues sans lumière et ses garnis. Il est suivi par l'îlot Saint-Gervais (4e arrondissement), dont les hôtels meublés et le « ghetto juif » de populations émigrées d'Europe de l'est, à quelques pas de l'Hôtel de Ville renforcent la peur de la maladie. Pour

[8] Brezet M. (2018) « Dix sept semaines avec Philip Roth », *La revue des deux mondes*, 158-165
Kimmage M. (2012) *In History's Grip: Philip Roth's Newark Trilogy*, Standford University Press
[9] Renon L., (1905) *Les maladies populaires, vénériennes, alcoolisme, tuberculose*, Masson.
[10] Qui n'a pas de résidence principale fixe selon les critères statistiques de l'époque

Saint-Victor (5e arrondissement et îlot classé troisième), le nombre d'hôtels meublés inquiète autant que sa population marginale de clochards. En s'éloignant du centre, l'îlot Plaisance (14e arrondissement, îlot numéro 4) et Combat-Villette (19e arrondissement, îlot numéro 5) l'habitat ouvrier des masures de la petite banlieue aux caractéristiques sociologiques proches des constructions épaisses de l'îlot Sainte-Marguerite (11e et 12e, îlot classé numéro 6) fait craindre le pire : la révolution. Le casier sanitaire et les îlots insalubres suscitent à la fois un récit misérabiliste sur le peuple de Paris et un désir de modernité qui se réalisera dans les plans de rénovation de l'après guerre.

Les îlots insalubres représentent pour nous le type idéal du récit de la ville malade, désignée pour sa forme et son contenu. Dans le contexte de la pandémie et de la peur, le récit à leurs égards désigne les territoires et stigmatise les habitants en les incitant à se sentir coupables. Or, l'histoire urbaine récente n'a eu de cesse de pratiquer ce type de narration qu'il s'agisse des « pavillonnaires » dévorant anarchiquement la banlieue, des « sauvageons » à l'égard des « quartiers sensibles », et des « bobos » envahissant les « quartiers populaires »[11]. Pour autant, , le principe de responsabilité reste central à notre époque de souci écologique et d'inégalités sociales (Jonas, 2007)[12]. Ainsi : une autre logique narrative est-elle possible ?

Géographies coupables de Nemesis

Le récit de Philip Roth illustre la circulation de la culpabilité du point de vue de l'individu dans le cadre d'une géographie particulière : la ville américaine des années 1950, particulière par sa morphologie, son ambiance et son état d'esprit. Les différents lieux exposés par Roth, sont entachés par des sentiments de culpabilité, inscrits dans une organisation spatiale bien particulière.

Le terrain de jeu où Bucky Cantor, héros du roman, travaille auprès des enfants comme entraineur sportif est au centre du récit. Il s'agit d'un lieu d'accueil, géré par une association pour le compte de la municipalité, à l'attention des enfants sans vacances du quartier juif, vivant dans des logements incommodes. Ce quartier était préservé de la maladie jusqu'à ce que

> « Un après-midi du début du mois de juillet, deux automobiles bourrées d'Italiens de l'école d'East Side, des garçons entre quinze et dix-huit ans, débarquèrent et vinrent se garer en haut de la rue bordée de maisons derrière l'école, là où se situait le terrain de jeu. L'école d'East Side était dans le quartier nommé Ironbound, le quartier industriel pauvre où l'on avait recensé, jusque-là, le plus grand nombre de cas de polio. (…) « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? dit Mr Cantor. — On vient vous refiler la polio », répondit l'un des Italiens. (p. 22)

Bien que le crachat jeté à terre fut nettoyé au désinfectant, la provocation, qui témoigne de la rivalité des groupes ethniques dans la ville américaine hante Bucky Cantor, malgré les propos rassurants d'un médecin :

> « Nous ne savons pas par qui ou par quoi se transmet la polio, et la question est encore débattue de savoir comment cela pénètre dans le corps. Mais l'important, c'est que vous ayez nettoyé la zone polluée et rassuré les élèves par votre façon de prendre la situation en main. Vous avez fait preuve de compétence. » (p 126)

[11] Fijalkow Y. (2020) Récits de la ville malade, Créaphis
[12] Jonas, H (2007) *Le principe de responsabilité*, Gallimard

De leur côté, les habitants multiplient les remèdes en fonction de leurs savoirs des maladies régnantes en période de canicule :

> « Dehors, les gens allumaient des bougies à la citronnelle et vaporisaient de l'insecticide Flit pour tenir à distance les moustiques et les mouches dont on savait qu'ils avaient été porteurs de la malaria, de la fièvre jaune et de la typhoïde, et dont beaucoup croyaient, à commencer par Drummond, le maire de Newark, qui avait lancé dans toute la ville une campagne « Tapez sur les mouches » (p.12)

Pourtant, un premier cas d'infection survient, suivi d'un décès, puis d'un autre. La rumeur se répand dans ce quartier populaire. Cantor met en miroir sa propre culpabilité d'éducateur, exempté d'aller combattre en Europe (on est dans l'été 1944) avec l'insouciance des enfants et la multiplicité des scènes de rue.

> « Il y avait des garçons assis sur les marches en bois des petits immeubles, qui fumaient et bavardaient. Il y avait des garçons au milieu de la rue qui se lançaient nonchalamment des balles hautes sous les réverbères. Dans un terrain vague, on avait installé un panier de basket contre le mur d'un bâtiment abandonné et, à la lumière de la boutique de vins et spiritueux de l'autre côté de la rue, où l'on voyait des clochards titubants entrer et sortir, quelques garçons s'entraînaient à des tirs de ballon à l'arrêt. À un autre coin de rue, il vit des garçons groupés autour d'une boîte aux lettres sur laquelle était juché un de leurs copains qui jodlait pour les distraire. Il y avait des familles qui campaient sur des escaliers de secours, qui écoutaient des radios reliées à une rallonge électrique branchée sur une prise à l'intérieur de la maison, et d'autres familles rassemblées dans les ruelles mal éclairées entre les immeubles. (…) A l'exception de quelques réformés comme lui-même — des types qui avaient un souffle au cœur ou les pieds plats ou une aussi mauvaise vue que lui, et qui travaillaient dans les usines de guerre —, ils avaient tous été mobilisés. (p.85)

Pourtant, la famille à qui Bucky Cantor vient présenter ses condoléances est plutôt aisée. La maladie en est d'autant plus invisible.

> « Comme les autres rues résidentielles qui donnaient sur Chancellor, elle était bordée de petites maisons de deux étages et demi avec, en façade, des perrons de brique rouge et de minuscules jardins clôturés de haies, et séparées les unes des autres par une étroite allée cimentée et un petit garage. Sur le trottoir, devant chaque perron, il y avait un jeune arbre planté au cours des dix dernières années par la municipalité pour faire de l'ombre, et complètement desséché après des semaines sans pluie où il avait fait des températures torrides. Rien dans cette rue propre et tranquille ne donnait le moindre signe d'insalubrité ou de contamination. Dans chaque maison, à chaque étage, soit les stores étaient baissés, soit les rideaux tirés pour se protéger de la chaleur atroce. On ne voyait personne nulle part, et Mr Cantor se demanda si c'était à cause de la chaleur ou parce que les voisins ne laissaient pas leurs enfants sortir par respect pour la famille Michaels — ou peut-être à cause de la terreur qu'elle leur inspirait. » (p.57)

Le voisinage demande donc un marquage de la maladie, sans doute au lieu et place de sa bonne réputation :

> « Alors qu'il s'apprêtait à descendre les marches donnant sur la rue, une femme sortit de l'appartement du rez-de-chaussée et, lui saisissant fiévreusement le bras, demanda : « Où est le panneau de quarantaine ? Les gens passent leur temps à monter et à descendre, à entrer et à sortir, pourquoi est-ce qu'il n'y a pas un panneau de quarantaine ? J'ai des jeunes enfants. Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas un panneau qui protège mes enfants ? Vous êtes envoyé par les services sanitaires ? » (p.57)

Mais comme à chaque épidémie, la ville se divise et se différencie, prohibe et s'interdit. On désigne le « quartier chic » du secteur et on s'attache à limiter les circulations de personnes et de produits.

> « Regardez Weequahic, disaient-ils, il n'y a pas un quartier plus propre et plus salubre dans toute la ville, et c'est celui qui est le plus touché. On avait envisagé, disait quelqu'un, d'empêcher les femmes de ménage de couleur de venir dans le quartier de peur qu'elles n'apportent des bas quartiers les microbes de la polio. Quelqu'un d'autre dit qu'à son avis la maladie était transmise par l'argent, les billets qui passaient » (p.26).

Les enfants de nantis qui s'isolent pour ne pas contracter la maladie, isolent autant ceux des quartiers pauvres.

> « Peu à peu les enfants de notre quartier se virent interdire par leurs parents de fréquenter la grande piscine publique du parc olympique dans le quartier proche d'Irvington, d'aller dans les cinémas locaux où il faisait frais et de prendre le bus qui descendait en ville ou d'aller de Down Neck à Wilson Avenue pour voir notre équipe de juniors, les Newark Bears, jouer au base-ball au Ruppert Stadium. On nous recommandait de ne pas nous servir des toilettes publiques, de ne pas boire aux fontaines publiques, de ne pas boire à même la bouteille de boisson gazeuse d'un camarade, de ne pas prendre froid, de ne pas jouer avec des inconnus, de ne pas emprunter de livres à la bibliothèque municipale, de ne pas téléphoner d'une cabine, de ne pas acheter de nourriture à des vendeurs de rue, et de ne pas manger avant de nous être soigneusement » (p.14)

Mais Bucky Cantor sait parfaitement d'où il vient.

> « Venu tout seul en Amérique dans les années 1880, petit immigrant originaire d'un village juif de Galicie polonaise élevé par ses grands-parents maternels à Barclay Street, en bas d'Avon Avenue, (il habite) l'un des quartiers pauvres de la ville, dans un petit immeuble vétuste qui abritait douze familles » (p.30)

Il perçoit donc avec acuité les contrastes sociaux lisibles dans l'organisation du quartier.

> « La maison des Steinberg était le genre de maison dont Mr Cantor avait rêvé quand il était un petit garçon élevé par ses grands-parents dans un appartement de trois pièces au troisième étage : une grande maison familiale avec de vastes couloirs, un escalier central, de nombreuses chambres, plusieurs salles de bains, deux galeries couvertes munies d'une moustiquaire, d'épaisses moquettes dans toutes les pièces, des stores vénitiens en lamelles de bois couvrant les fenêtres au lieu de ces stores pleins qui se tiraient, achetés chez Woolworth's. Et, à l'arrière, un jardin fleuri. Il n'avait jamais vu de jardin entièrement consacré aux fleurs, à part la fameuse roseraie de Weequahic Park où sa grand-mère l'avait emmené quand il était petit. C'était un jardin public entretenu par le service des parcs naturels ; à sa connaissance, tous les jardins étaient publics. Un jardin privé plein de fleurs derrière une maison dans Newark même, il trouvait cela stupéfiant. La cour cimentée qu'il y avait derrière sa maison à lui était toute craquelée, et il manquait des morceaux entiers de vieux ciment qui avaient été arrachés, depuis des dizaines d'années, par les gamins du quartier pour en faire des missiles qu'ils lançaient férocement contre les chats de gouttière ou, pour rigoler, contre une voiture qui passait, ou pour se battre entre eux. Les filles de l'immeuble y avaient joué à la marelle jusqu'à ce que les garçons les chassent pour faire des réussites. Il y avait le désordre des poubelles métalliques cabossées de l'immeuble et, s'entrecroisant au-dessus, les cordes à linge. » (p.122)

Après de longues réflexions, Bucky Cantor finit par décider de quitter ses fonctions d'animateur au terrain de jeu, pour rejoindre sa fiancée dans un camp de vacances, loin de la grande ville. Cette décision, d'abandonner les enfants dont il a la charge, le mine de culpabilité, et il s'en ouvre auprès de son futur beau père, propriétaire de la maison dont il rêve secrètement.

Le camp de vacances est le second territoire coupable, loin de l'enfer estival de la ville contaminée. Philip Roth, s'est beaucoup documenté sur le phénomène des camps de vacances, qui aux Etats-Unis accueillent les enfants dans un objectif sanitaire et éducatif. Le directeur du camp, Monsieur Blomback, féru de culture indienne organise celui-ci autour du thème rédempteur de la nature.

> « Le mur du fond de son bureau rustique — construit en rondins comme l'extérieur du bâtiment — était décoré de cinq coiffes indiennes d'apparat, accrochées à des patères ; les autres murs étaient couverts de photos de groupe des campeurs, ne laissant place qu'à des étagères remplies de livres concernant tous, expliqua Mr Blomback, la vie et les traditions des Indiens.» (p.140)

Bucky Cantor observe avec un sentiment d'injustice les enfants du camp, d'origine plus aisée que ceux de son quartier. Il compare leur situation à la sienne, loin de ses frères au combat

> « Il pense à Herbie et à Alan, qui étaient morts parce qu'ils avaient passé l'été à Newark, alors que Sheila et Phyllis, deux enfants presque du même âge, étaient de santé florissante parce qu'elles passaient l'été à Indian Hill. Et puis il y avait Jake et Dave, qui se battaient contre les Allemands quelque part en France, pendant que lui était bien tranquille dans le joyeux tohu-bohu d'un camp de vacances au milieu de tous ces gosses exubérants » (p.145)

Dans la tourmente de l'épidémie, et alors que le monde entrevoit les atrocités de la Shoah (il n'y est fait allusion qu'une seule fois dans le livre), il s'accuse de son apparent retrait du monde

> « S'il ne pouvait pas se battre en Europe ou dans le Pacifique, au moins il aurait pu rester à Newark, auprès de ses garçons menacés, les aider à lutter contre leur peur de la polio. Au lieu de quoi, il était ici dans ce havre protégé de tout danger ; au lieu de quoi, il avait choisi de quitter Newark pour un camp de vacances en haut d'une montagne isolée, à l'abri du monde, au bout d'un chemin de terre, immunisé contre les miasmes par toute une colline boisée, pour y faire quoi ? Jouer avec des mômes ! Et y prendre plaisir, en plus ! Plus il y prenait de plaisir, plus c'était humiliant.» (p.160)

Comme bien des héros bibliques avant lui[13], il interroge la Providence et, tandis que la Seconde Guerre mondiale approche de sa fin, il cherche le sens de l'épidémie :

> « Une colère dirigée non pas contre les Italiens ou les mouches ou le courrier ou le lait ou l'argent, ou les mauvaises odeurs de Secaucus ou la canicule ou Horace, pas contre l'une ou l'autre de ces causes, si improbables fussent-elles, que les gens, dans leur panique et leur trouble, mettaient en avant pour expliquer l'épidémie, pas même contre le virus de la polio, mais contre la source, le créateur — contre Dieu, le responsable du virus. » (p. 176)

> « Dieu dans tout ça ? Pourquoi est-ce qu'Il installe une personne, le fusil à la main, dans la France occupée par les nazis, et une autre dans le réfectoire d'Indian Hill devant une assiette de gratin de macaronis ? Pourquoi est-ce qu'Il place un enfant de Weequahic dans un Newark ravagé par la polio, et une autre enfant dans le splendide sanctuaire des Poconos ? Pour quelqu'un qui avait jusqu'alors trouvé dans le sérieux et l'application au travail la solution à tous ses problèmes, il était maintenant bien difficile de s'expliquer pourquoi ce qui arrive arrive comme ça et pas autrement. » (p 182)

La réponse lui parvient lorsque, une semaine après son arrivée, des cas se déclarent, certainement contaminés par lui. Sa responsabilité personnelle lui échoie à nouveau. Il finit lui même par attraper la maladie et devenir, athlète qu'il était, infirme.

[13] Voir par exemple l'épisode de Noé dans la Genèse ou le livre de Jonas

Tout est finalement question de place et de localisation comme le disent souvent les agents immobiliers. Dans la suite du récit, le narrateur, s'avère être un des enfants contaminés à Indian Hill :

> « Je suis tombé sur lui en 1971, des années après avoir obtenu mon diplôme d'architecte et ouvert mon cabinet presque en face de la grande poste de Newark. On s'était peut-être croisés cent fois dans Broad Street avant le jour où je finis par le reconnaître. J'étais l'un des garçons du terrain de jeu de Chancellor Avenue qui, pendant l'été de 1944, avaient contracté la polio et j'avais été cloué dans un fauteuil roulant pendant un an, avant qu'une longue période de rééducation me permette de me déplacer avec une béquille et une canne, les deux jambes soutenues par des appareils orthopédiques, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Il y a une dizaine d'années, après avoir effectué un stage dans un cabinet d'architectes de la ville, j'ai lancé une entreprise avec un ingénieur mécanicien qui, comme moi, avait eu la polio dans son enfance. Nous avons ouvert un cabinet de conseil en gestion spécialisé dans les modifications nécessaires pour rendre les bâtiments plus accessibles aux fauteuils roulants. » (p.198)

Il décrit la vie misérable de Bucky Cantor depuis sa maladie. Handicapé, accablé de responsabilité, il a renoncé à son mariage et a longtemps vécu dans la maison de sa grand mère, après son décès.

> « Il se trouva pris dans les émeutes de 1967 à Newark, au cours desquelles une maison de la rue avait entièrement brûlé et où des coups de feu avaient été tirés du haut d'un toit proche, il avait continué à vivre dans leur petit logement de l'immeuble sans ascenseur de Barclay Street, près d'Avon Avenue. Il fallait qu'il gravisse les escaliers extérieurs, dont il aimait jadis escalader les marches trois par trois — et donc, en toute saison, si verglacées ou glissantes qu'elles fussent, il se hissait laborieusement afin de rester dans l'appartement du troisième étage où il avait connu l'amour illimité que lui portait sa grand-mère, et où il était le mieux à même de se souvenir de cette voix maternelle qui ne l'avait jamais rabroué.» (p.220)

La ville malade, vue d'Amérique

Le sociologue urbain qui lit *Nemesis* ne peut s'empêcher d'évoquer les thèmes de l'Ecole sociologue de Chicago publiés vers 1925[14]. La division sociale et ethnique de la ville américaine, et les tensions qu'elle occasionne, accrédite la localisation comme critère de différenciation et de sociabilité. Le roman de Roth nous fait visiter les quartiers populaires de Newark, les trajectoires migratoires, les habitations. Cependant, Philip Roth ne réduit pas la ville malade à tel ou tel quartier porteur de germes. Il se soucie davantage de la division sociale de la ville.

Ainsi, la division sociale de la ville n'est pas présentée comme « naturelle », comme on a pu le reprocher à l'Ecole de Chicago. Même si la maladie consolide les divisions, Philip Roth n'évoque jamais un quelconque « ghetto ». Il rend plutôt compte d'une agrégation qui va de soi, sans exaspération identitaire ou religieuse : un espace de solidarité plutôt qu'une aire morale, selon la solide distinction de Louis Wirth, malheureusement trop oubliée par les sociologues contemporains[15]. Philip Roth ne fait pas du « ghetto », une ville malade et

[14] Grafmeyer, Y. et Joseph, I. (1984) (dir). L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine. Presses Universitaires de Grenoble1984.

[15] Wirth L. (1983), Le ghetto, Presses Universitaires de Grenoble. Trad PJ Rojtman

s'inquiète plutôt de la division sociale et de l'injustice pour expliquer le malaise urbain et l'hyper responsabilité du héros.

Si des territoires coupables existent dans son récit, on les cherchera plutôt dans les espaces sur protégés que sont le terrain de jeu ou Indian Hill. Philip Roth, ironique à l'égard de l'hétérotopie du camp de vacances, parfaitement illustrative du mythe de la conquête et du retour de la nature qui hante le rêve périurbain et pavillonnaire des couches moyennes supérieures (Gans 1967)[16], prône sans doute une sorte de « ville ouverte », à l'instar de ce que propose aujourd'hui Richard Sennett (2019)[17]. Publié en 2012, ce récit, qui met en scène un piéton valide puis handicapé et limité dans son usage de la ville, évoque aussi les débats qui divisent les new yorkais dans les années 1960, entre Jane Jacobs promouvant le quartier communautaire et convivial et Robert Moses soucieux d'une ville fonctionnelle, circulatoire et au service de l'automobile.

Une autre manière de parler de la ville malade semble donc transparaitre de la lecture de *Nemesis*. Car si *la Peste* de Camus était, de l'aveu de l'auteur la métaphore du fascisme[18], l'épidémie de polio, décrite par Roth, pourrait aussi être l'expression d'un mal aussi profond.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, R. 1963 (1985). *Sémiologie et urbanisme. L'aventure sémiologique*. Paris: Seuil.
Brezet M. (2018) « Dix sept semaines avec Philip Roth », *La revue des deux mondes*, 158-165
Butor, M. (1982), *La ville comme texte. Répertoire V*. Paris : Les éditions de Minuit
Fijalkow Y. (2020) *Récits de la ville malade*, Créaphis
Fijalkow, Y. (dir.) (2017). *Dire la ville c'est faire la ville. La performativité des discours sur l'espace urbain*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
Gans, H. J. (1967). *The Levittowners: How People Live and Politic in Suburbia*. New York: Pantheon.
Grafmeyer, Y. et Joseph, I. (1984) (dir). *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Presses Universitaires de Grenoble.
Jonas, H. (2007). *Le principe de responsabilité*. Gallimard
Kimmage M. (2012) *In History's Grip: Philip Roth's Newark Trilogy*, Standford University Press
Matthey L., Mager C. (2015). « Tales of the City. Storytelling as a contemporary tool of urban planning and design ». *Articulo - Journal of Urban Research Special* issue 7
Renon L., (1905) *Les maladies populaires, vénériennes, alcoolisme, tuberculose*, Masson.
Ricoeur, P. (1983). *Temps et récit*. Tome I : L'Intrigue et le récit historique. 1984. Tome II : La Configuration dans le récit de fiction. 1985. Tome III : Le Temps raconté. Paris: Le Seuil.

Sennett, R., (2019). *Bâtir et habiter. Pour une éthique de la ville*. Éditions Albin Michel.

[16] Gans, H. J. (1967). *The Levittowners: How People Live and Politic in Suburbia*. New York: Pantheon.
[17] Sennett, R., (2019). *Bâtir et habiter. Pour une éthique de la ville* (p. 416). Éditions Albin Michel.
[18] Lettre à Roland Barthes, 11 janvier 1955, publiées en février 1955 dans Club, Bulletin du Club du meilleur livre.